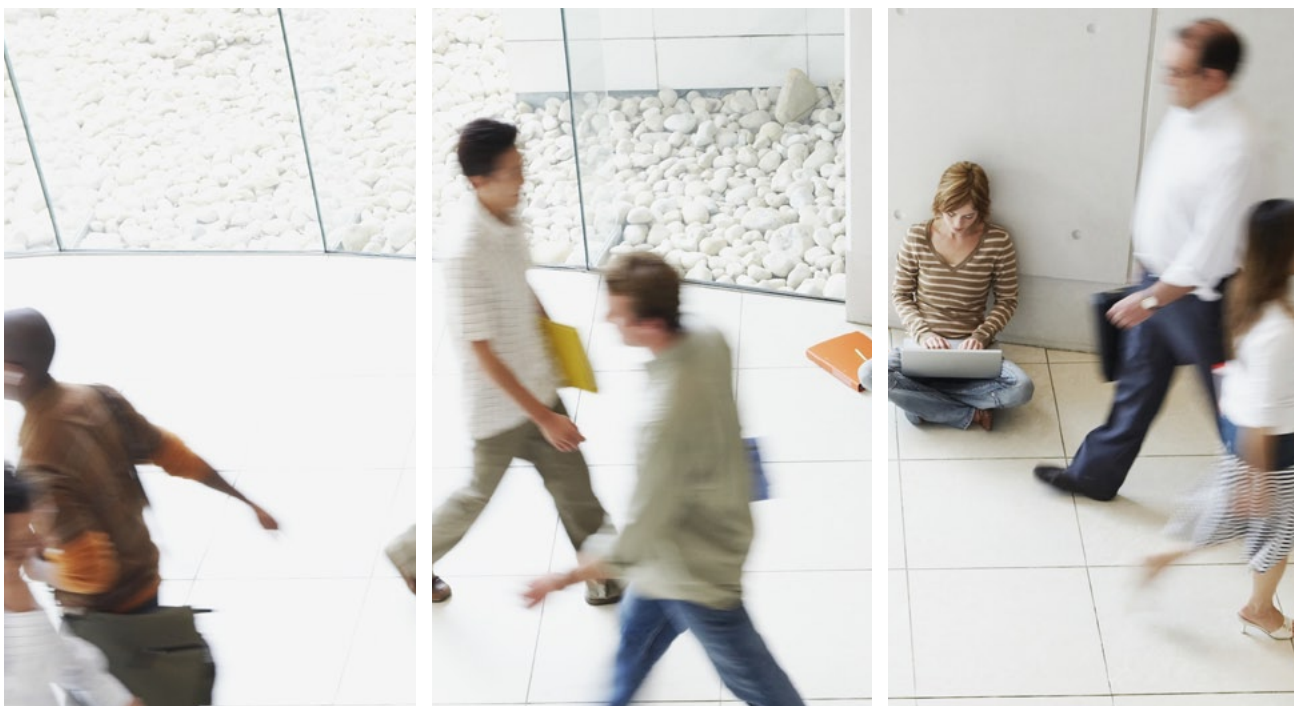


Note de recherche du millénaire n°9

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?



Écrit par : Anne Motte (Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire)
Saul Schwartz (Université Carleton)



CANADA MILLENNIUM SCHOLARSHIP FOUNDATION
FONDATION CANADIENNE DES BOURSES D'ÉTUDES DU MILLÉNAIRE

www.boursesmillenaire.ca

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

La Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire

La Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire est un organisme privé et indépendant, créé par une loi du Parlement en 1998. Son mandat consiste à améliorer l'accès aux études postsecondaires pour tous les Canadiens, à susciter chez les étudiants un degré élevé de réussite et d'engagement au sein de la société et à former des alliances d'organisations et de personnes pour mieux comprendre et surmonter les obstacles à l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada. La Fondation distribue chaque année environ 340 millions de dollars en bourses générales et en bourses d'excellence.

Le Programme de recherche

Le Programme de recherche du millénaire contribue aux efforts de la Fondation en menant des recherches et des projets pilotes pour mieux comprendre et surmonter ce qui fait obstacle à l'éducation postsecondaire. Il vise à assurer que les décideurs et les participants au débat sur l'éducation supérieure au Canada ont accès aux meilleures analyses et données.

La Collection Notes de recherche

Le mandat de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire est d'améliorer l'accès aux études postsecondaires de manière à ce que les Canadiens puissent acquérir les connaissances et compétences nécessaires pour relever les défis d'une économie et d'une société en constante évolution.

Du reste, l'éducation supérieure est la porte d'entrée à la réalisation personnelle et à la réussite économique auxquelles les Canadiens de toutes origines ont droit. La Fondation entreprend des recherches approfondies, recueille et analyse des données provenant d'enquêtes, de sondages et de projets pilotes afin de mieux comprendre les obstacles qui freinent l'accès de certains étudiants aux études postsecondaires dans le but de définir des stratégies qui permettront d'atténuer l'effet de ces obstacles.

Les recherches de la Fondation ont permis de mettre à jour des tendances, des questions et des enjeux qui appellent un débat public élargi. Cette note de recherche, la neuvième d'une collection consacrée à l'analyse de questions relatives à l'accès et au financement de l'éducation postsecondaire, a pour but d'éclairer à la fois ce débat et l'élaboration de politiques et de programmes.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Introduction

Des données récentes sur le marché du travail indiquent que les étudiants inscrits à plein temps dans une université ou un collège travaillent plus que jamais. En effet, selon l'*Enquête sur la population active* (EPA), 52 % des femmes et 41 % des hommes âgés de 20 à 24 ans qui étudient à plein temps occupaient un emploi durant l'année universitaire 2007-2008¹.

Faut-il s'inquiéter du fait que les étudiants travaillent plus que jamais auparavant? À notre avis, cela dépend du type de répercussions, positives ou négatives, que le fait de travailler peut avoir sur la réussite des études. Selon l'opinion générale, le fait d'avoir un emploi trop accaparant peut compromettre la réussite de l'étudiant, aussi brillant et compétent soit-il. Mais, presque tout le monde s'accorde aussi pour dire que travailler seulement quelques heures par semaine n'a que peu d'effet sur la réussite des études. Or, malgré ce genre d'opinions préconçues, la question est loin d'être close.

Nous commencerons donc cette note de recherche par une description des tendances récentes sur les étudiants qui travaillent et les motifs qu'ils invoquent pour justifier leur besoin d'un emploi. Puis, nous examinerons brièvement des études récentes qui ont traité des répercussions du travail des étudiants sur la réussite de leurs études. À notre avis,

ces recherches semblent indiquer fortement que le fait de conjuguer travail et études postsecondaires a des conséquences nuisibles sur les notes qu'obtiennent les étudiants. Nous terminerons par une analyse du lien entre le travail et un autre indicateur de la réussite de l'étudiant, celui de sa persévérance, alors qu'il passe de la première à la deuxième année de son programme d'études postsecondaires, en utilisant les données de l'*Enquête auprès des jeunes en transition* (EJET).

Tendances chez les étudiants qui travaillent

Les figures 1 et 2 montrent le taux d'emploi mensuel, pour la période allant de 1976 à 2008, de deux groupes d'étudiants à plein temps âgés respectivement de 15 à 19 ans et de 20 à 24 ans. Comme les figures l'indiquent, le taux d'emploi diffère selon le groupe d'âge et le sexe :

- De façon générale, les étudiants âgés de 15 à 19 ans ont un taux d'emploi de 5 à 10 % inférieur à celui des étudiants de 20 à 24 ans, ce qui n'est pas vraiment étonnant étant donné que le groupe plus jeune comprend des élèves du secondaire. La proportion d'hommes qui travaillaient dans le groupe plus jeune a culminé au début des années 90 à un peu moins de 45 %. Elle n'a jamais atteint ce niveau depuis et se situe maintenant

1. Le nombre d'heures consacrées au travail est également pertinent. Même si nous ne connaissons pas encore ces moyennes pour 2007-2008 (la dernière année pour laquelle elles sont disponibles étant 2004-2005), Usalca et Bowlby (2006) rapportent que « le nombre moyen d'heures que les étudiants consacrent au travail s'est accru au cours des huit dernières années universitaires ».

“ Faut-il s'inquiéter du fait que les étudiants travaillent plus que jamais auparavant? ”

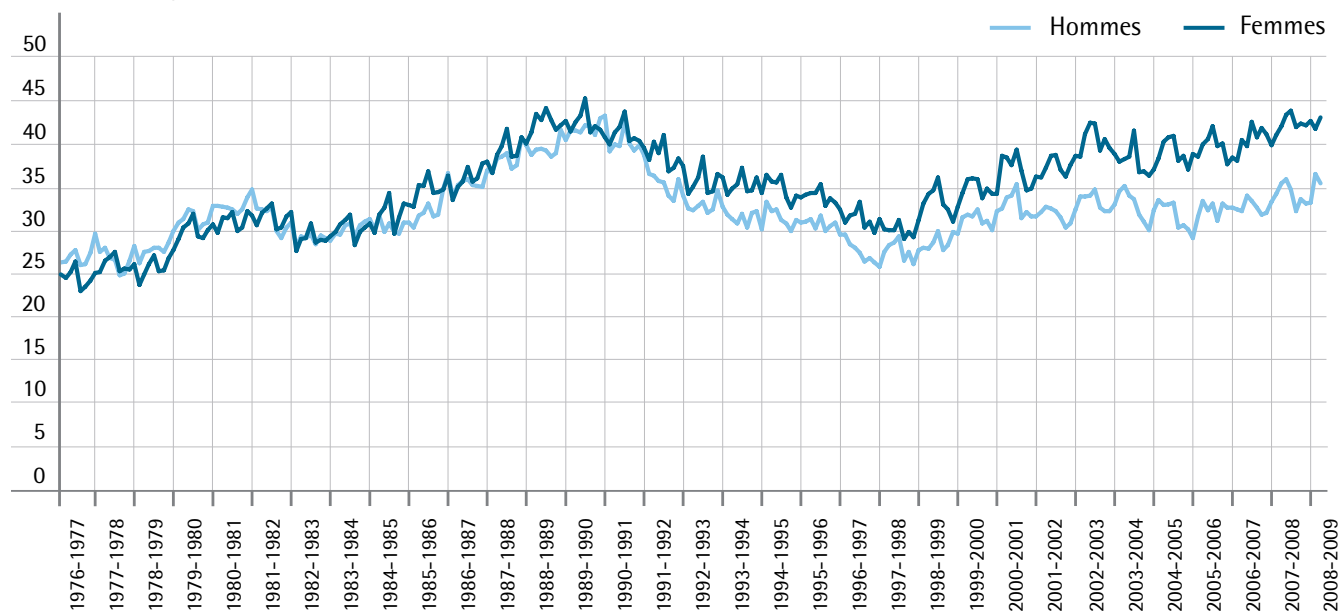
Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

à 35 %. Dans la deuxième cohorte, la proportion de femmes qui travaillaient a également plafonné au début des années 90, mais elle est récemment revenue au même point.

- Parmi les étudiants de 20 à 24 ans, le taux d'emploi augmente, tant chez les hommes que chez les femmes. Cependant, l'augmentation est plus rapide chez les femmes. Ces tendances expliquent pourquoi les étudiants, en général, travaillent « plus que jamais ».

- Depuis 1990-1991, le taux d'emploi des femmes est plus élevé que celui des hommes, et ce, dans les deux groupes d'âge. De plus, cet écart entre les sexes s'est accru au fil du temps. Selon Usalcas et Bowlby (2006) (qui seront dorénavant identifiés par les lettres UB), l'écart serait dû à la croissance de l'emploi dans des secteurs économiques qui embauchent généralement un plus grand nombre de femmes, comme les services de détail.

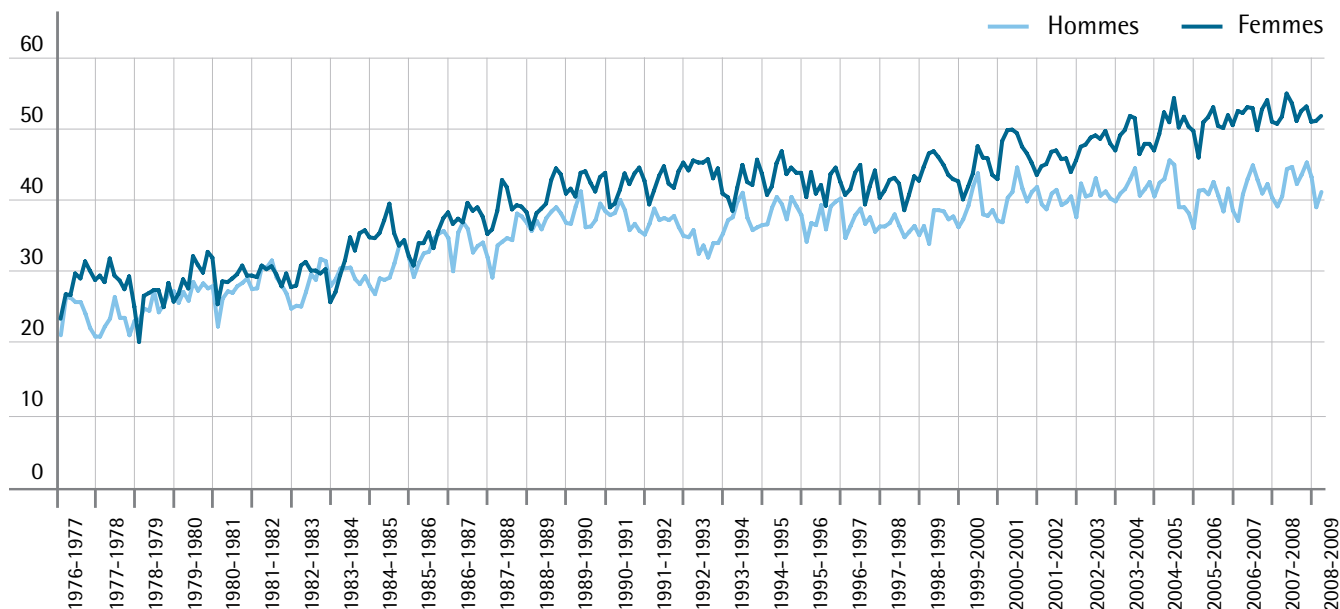
Figure 1 Taux d'emploi des femmes et des hommes, âgés de 15 à 19 ans, qui étudiaient à plein temps (de septembre à avril) durant la période allant de 1976 à 2008



Source : STATISTIQUE CANADA. *Enquête sur la population active*, tableau Cansim 2820005, série v3480260 et v3480510.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Figure 2 Taux d'emploi des femmes et des hommes, âgés de 20 à 24 ans, qui étudiaient à plein temps (de septembre à avril) durant la période allant de 1976 à 2008



Source : STATISTIQUE CANADA. *Enquête sur la population active*, tableau Cansim 2820005, série v3480310 et v3480560.

Au fur et à mesure que le taux d'emploi s'est accru, le nombre moyen d'heures consacrées au travail a également augmenté, avec pour conséquence qu'en 2004-2005, les étudiants à plein temps ont travaillé un nombre sans précédent d'heures durant l'année universitaire. Ainsi, les étudiants âgés de 18 à 24 ans ont travaillé en moyenne 16,5 heures par semaine (UB, tableau 3)².

Pourquoi les étudiants travaillent-ils?

La raison la plus évidente pouvant expliquer le fait que les étudiants de niveau postsecondaire travaillent est que cela leur assure une

source importante de revenu. Selon Ouellette (2006, tableau 6), 26 % des étudiants à plein temps qui ont répondu à l'*Enquête sur la participation aux études postsecondaires* (EPEP) ont dit que le revenu qu'ils tiraient de leur emploi actuel était leur principale source de revenu. Cette proportion était à peine inférieure à celle des 27 % d'étudiants qui ont indiqué que leur principale source de fonds était leurs économies personnelles³. Un peu plus de 60 % des étudiants ont indiqué que leur emploi actuel était l'une de leurs sources de fonds. Encore une fois, il s'agissait du deuxième groupe en importance, étant surpassé uniquement par les 79 % d'étudiants

“ Cette augmentation du taux d'emploi des étudiants peut être due à la hausse des droits de scolarité ”

2. Dans leur étude, Usalca et Bowlby ont utilisé des données confidentielles tirées de l'*Enquête sur la population active* (EPA) de Statistique Canada pour décrire la moyenne d'heures de travail. Comme ces données ne sont pas divulguées publiquement, nous ne pouvons fournir des renseignements plus récents à ce propos.

3. Aux fins de comparaison, signalons que les prêts du gouvernement étaient la plus importante source de revenus pour 20 % des étudiants. Un peu moins d'un étudiant sur quatre (26 %) a indiqué que l'aide financière aux études qu'il recevait était l'une de ses sources de revenus.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

qui ont répondu que leurs économies personnelles étaient l'une de leurs sources de revenu (Ouellette, 2006, tableau 2).

Cette augmentation du taux d'emploi des étudiants peut être due à la hausse des droits de scolarité au cours de la période allant de 1995 à 2005. L'étude de Neill (2006) sur les répercussions des hausses des droits de scolarité sur l'emploi des étudiants donne à penser qu'il y a une corrélation positive entre les hausses de droits de scolarité et le nombre plus élevé d'étudiants universitaires inscrits à plein temps qui travaillent.

Assez étonnamment, sans doute, peu de sondages ont demandé aux étudiants eux-mêmes pourquoi ils travaillaient. En réalité, il est difficile

de poser une telle question ou d'y répondre parce que la décision de travailler peut résulter de divers besoins (voir l'encadré 1). Le *Sondage auprès des étudiants des collèges (SEC)*, réalisé par la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire, comprenait une série de questions qui demandait à plus de 7 000 étudiants s'ils travaillaient et, dans l'affirmative, pourquoi ils le faisaient. Plus de la moitié (57 %) d'entre eux ont dit qu'ils travaillaient, et, de ceux-ci, la majorité (52 %) ont expliqué que c'était pour « payer des fournitures nécessaires ». Un autre 10 % des étudiants ont répondu qu'ils travaillaient pour « rembourser leur dette d'études ou une dette liée aux études ». Enfin, 22 % des répondants travaillaient pour « accroître leur revenu disponible ».

Encadré 1 Pourquoi les étudiants travaillent-ils? Quelques exemples de leurs motifs

Les situations hypothétiques ci-dessous peuvent nous aider à mieux comprendre les raisons qui incitent les étudiants à travailler.

Travailler pour suppléer à l'aide financière reçue du gouvernement

Jason vient d'une famille à faible revenu et étudie dans une université loin du domicile familial. Recevant peu d'aide financière de sa famille, il a demandé et reçu le montant maximal de prêt auquel il était admissible. Malheureusement, ce montant n'est pas suffisant pour lui permettre de payer toutes ses dépenses. Il travaille donc de 20 à 25 heures par semaine comme serveur dans un restaurant local pour boucler ses fins de mois.

Travailler pour ne pas emprunter

Christine vient également d'une famille à faible revenu, mais elle vit à la maison pendant ses études. Néanmoins, elle doit payer tous ses frais liés aux études. Pour ce faire, elle aurait pu contracter un prêt pour études, mais après avoir calculé le montant d'intérêts qu'elle devrait rembourser après l'obtention de son diplôme, elle a décidé de travailler pendant ses études.

Travailler pour se payer des loisirs

Arielle fait partie d'une famille aisée de classe moyenne. Ses parents ont accepté de payer ses droits de scolarité, ainsi que son logement et ses repas. Néanmoins, elle travaille 10 heures par semaine dans un magasin de vêtements pour payer des dépenses qui ne sont pas directement liées à ses études.

Travailler comme mode de vie

Paul a de l'énergie à revendre. Il n'a pas vraiment besoin d'argent, mais il travaille depuis plusieurs années déjà parce que c'est son mode de vie normal. Le fait de travailler de 10 à 15 heures par semaine dans un centre de conditionnement lui permet d'oublier un peu le stress des études et lui assure une source indépendante de revenus.

Travailler pour acquérir de l'expérience

Sharon étudie pour devenir ingénieure. Elle travaille dans une entreprise de fabrication locale parce qu'elle estime que cela lui donnera une précieuse expérience qui lui permettra plus tard d'amorcer sa carrière à un échelon plus élevé.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Les conséquences de conjuguer travail et études sur la réussite des études

Nos travaux visaient surtout à déterminer si le fait de conjuguer travail et études avait une incidence sur la réussite des études, que ce soit au niveau des notes obtenues ou des progrès réalisés vers l'obtention d'un diplôme collégial ou universitaire.

Une façon d'aborder cette question serait de demander aux étudiants de quelles façons leur emploi affecte leurs études. À notre connaissance, le *Sondage auprès des étudiants des collèges* (SEC) est le seul au Canada qui leur a posé la question⁴. Les autres sondages réalisés auprès d'étudiants ont uniquement recueilli des renseignements sur le nombre d'heures consacrées au travail, la rémunération et le type de travail effectué. Le SEC a demandé aux étudiants ayant un emploi dans quelle mesure ils s'inquiétaient du fait que « les heures de travail rémunérées puissent limiter le temps consacré aux études ». De ces étudiants, 28 % ont répondu qu'ils s'en inquiétaient un peu et 29 %, qu'ils s'en inquiétaient beaucoup.

Une autre façon d'examiner cette question est d'analyser la relation entre a) les réponses des étudiants aux questions de sondage sur le nombre d'heures consacrées à un emploi, et b) leurs commentaires confirmant la réussite de leurs études. De telles analyses peuvent être soit descriptives – elles cherchent à vérifier la corrélation entre deux variables – soit causales – elles cherchent à déterminer si le fait de conjuguer travail et études affecte la réussite des études. Dans la prochaine section, nous examinerons brièvement un sous-ensemble d'études antérieures qui traitent de cette question.

Un bref examen des études antérieures

Bon nombre des études sur le lien entre le travail et la persévérance des étudiants qui poursuivent une formation postsecondaire s'appuient sur des données de sondage afin de calculer, pour diverses catégories d'effort de travail, la probabilité que l'étudiant persévère dans ses études. Dans une étude typique, par exemple, on divise l'effort de travail de l'étudiant en trois ou quatre catégories, y compris celle de « ne pas travailler », en fonction du nombre d'heures qu'il dit avoir consacré au travail durant ses études. Ensuite, on calcule le pourcentage d'étudiants dans chaque catégorie qui persévère dans ses études.

L'étude de King (2002) est un bon exemple de ce type de recherche. Elle s'appuie sur les données d'une étude longitudinale américaine intitulée *Beginning Postsecondary Students 1996/1998* (BPS). En 1998, l'équipe responsable de l'étude BPS a réinterrogé les quelque 12 000 nouveaux étudiants de première année qui avaient participé à la *National Postsecondary Student Aid Study* (NPSAS) à l'automne de 1995. En se basant sur leur situation à l'automne de 1998, King (p. 23) a défini quatre catégories : 1) aucun diplôme, non inscrit; 2) toujours inscrit, programme de deux ans ou moins; 3) toujours inscrit, programme de quatre ans; 4) a obtenu un grade d'associé ou un certificat. En recoupant ces quatre catégories avec les quatre catégories d'heures de travail par semaine (aucune heure, de 1 à 14 heures, de 15 à 34 heures et 35 heures et plus), King a pu démontrer que les étudiants qui travaillaient de 1 à 14 heures par semaine étaient les plus susceptibles de persévérer, et ce,

4. Une étude américaine réalisée par Dundes et Marx (2007) a demandé à des étudiants quelles étaient leurs perceptions des interactions entre le travail et le rendement scolaire. Les auteurs rapportent que « la plupart des étudiants croyaient que le fait d'occuper un emploi les obligeait à être plus efficaces (74 %), mais que cela les rendait aussi plus stressés (64 %), une perception qui était particulièrement répandue parmi ceux qui travaillaient plus de 10 heures par semaine. Or, fait intéressant, malgré l'amélioration de leur rendement, la plupart des étudiants qui travaillaient de 10 à 19 heures par semaine pensaient que leur emploi les obligeait à consacrer moins d'heures à la réalisation de leurs travaux scolaires et à la préparation de leurs examens. Par ailleurs, ceux qui travaillaient moins de 10 heures par semaine étaient d'avis que le fait de travailler ne nuisait ni à leurs études, ni à leur vie sociale. » Il faut noter cependant qu'il s'agissait d'une étude de petite envergure qui portait sur un échantillon d'à peine 250 personnes fréquentant toutes le même petit collège américain.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

même lorsqu'ils étaient comparés à ceux qui n'avaient pas travaillé. Voici ce qu'il écrit à ce propos (p. 23) :

Cette constatation, qui à première vue peut sembler contre-intuitive, a été reproduite dans de nombreuses études (Pascarella et Terenzini, 1991). Les études sur la question donnent à penser que les étudiants qui travaillent à temps partiel (et tout particulièrement ceux qui travaillent sur le campus) sont plus attachés à l'établissement, gèrent mieux leur temps et sont plus centrés sur leurs travaux scolaires que ceux qui ne travaillent pas du tout.

King, sans doute très conscient de la fragilité de conclusions s'appuyant sur des résultats bidimensionnels aussi simples, a poussé son analyse en divisant son échantillon entre étudiants à faible revenu (dont le revenu était inférieur de 150 % au seuil de la pauvreté) et étudiants à revenu moyen ou élevé (dont le revenu était supérieur de 300 % au seuil de la pauvreté). Or, même dans le groupe d'étudiants à revenu moyen ou élevé, ceux qui travaillaient à temps partiel étaient plus susceptibles de persévérer dans leurs études que ceux qui ne travaillaient pas du tout.

Les tentatives d'évaluer le lien causal entre le fait de travailler pendant les études et la réussite des études sont bloquées par la possibilité que tant cette réussite que le temps consacré au travail soient liés à des facteurs non observables comme la motivation et la confiance en soi. Par exemple, des étudiants très motivés et ayant une grande confiance en eux étant plus susceptibles de travailler *et* de bien réussir leurs études, l'analyse statistique pourrait conclure à tort que travailler *permet* de mieux réussir ses études. Il est donc essentiel de pouvoir démêler les effets de la motivation (et des autres facteurs non observables) de ceux du travail.

L'étude longitudinale sur les étudiants réalisée par Stinebrickner et Stinebrickner (2003) résout de belle façon le problème d'établir un lien causal entre le travail des étudiants et leur réussite, le degré de celle-ci étant déterminé par les notes obtenues en première année. Il faut mentionner cependant que cette étude n'a porté que sur la population étudiante de Berea College, un petit établissement du Kentucky dont le programme d'enseignement est assez particulier. Berea College est ce que l'on appelle un « collège de travail » où le nombre d'heures qu'un étudiant consacre à un travail est entièrement déterminé par l'établissement. Les étudiants reçoivent une bourse d'études complète, mais, en contrepartie, ils doivent effectuer le travail sur le campus auquel ils sont affectés. Leurs heures de travail varient selon le type d'emploi qui leur est confié et ne dépendent ni de leur motivation, ni de leur confiance en eux. Par conséquent, tout lien observé entre les heures de travail et la réussite des études, celle-ci étant déterminée par la moyenne cumulative en première année, n'est nullement affecté par des facteurs non observés. L'analyse de Stinebrickner et Stinebrickner indique clairement que, plus le nombre d'heures consacrées au travail par les étudiants de Berea College augmentait, plus leurs notes en première année diminuaient. Une étude récente par DeSimone (2008) a également constaté une corrélation négative entre conjuguer travail et études et les notes obtenues. Nous en examinerons les résultats de façon plus détaillée dans la prochaine section.

Pour résumer, les résultats de la recherche antérieure sur le lien entre le fait de travailler pendant les études et la réussite des études sont mitigés, certains chercheurs arrivant à la conclusion qu'il y a une corrélation négative, d'autres qu'il y a une corrélation positive et d'autres encore qu'il n'y a aucun lien. Or, à

“ ... les travaux les plus récents sur le lien entre le travail et le rendement scolaire des étudiants indiquent que le fait de conjuguer travail et études a une incidence négative sur les notes obtenues. ”

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

notre avis, les travaux les plus récents sur le lien entre le travail et le rendement scolaire des étudiants indiquent que le fait de conjuguer travail et études a une incidence négative sur les notes obtenues. Les preuves quant à

la persévérance demeurent non concluantes cependant. Dans la prochaine section, nous parlerons des travaux d'analyse que nous avons effectués à partir des données de l'*Enquête auprès des jeunes en transition*.

Encadré 2 L'Enquête auprès des jeunes en transition – Cohorte B

Les données présentées dans cette section portent sur les personnes âgées de 18 à 20 ans (au 31 décembre 1999) qui ont participé à l'*Enquête auprès des jeunes en transition (EJET)*. Ces données sont également appelées *Cohorte B de l'EJET* ou tout simplement *EJET-B*. Grâce aux données de l'*EJET*, nous avons pu examiner un échantillon important de nouveaux étudiants inscrits à plein temps en première année d'un programme d'études post-secondaires. La taille de l'échantillon nous a permis de faire des analyses de sous-groupes (par ex., les femmes par rapport aux hommes), ce qui n'était possible avec aucun autre jeu de données canadiennes. De plus, grâce à la représentativité des données et au soin avec lequel les caractéristiques de la population active ont été mesurées, nous disposons d'un niveau de précision jamais

atteint. Pour obtenir de plus amples renseignements sur l'*EJET-B*, voir Statistique Canada, 2003; et Motte et autres, 2008.

Dans l'*EJET-B*, nous avons sélectionné un sous-groupe de nouveaux étudiants inscrits à plein temps dans un programme de première année. Il s'agit d'étudiants ayant commencé des études post-secondaires (EPS) en août ou en septembre 1998⁵.

Le terme « réussite » dans cette étude signifie que l'étudiant était toujours inscrit dans un programme d'études postsecondaires en août ou septembre de l'année suivante. Autrement dit, il poursuivait sa formation dans le même programme ou dans un autre programme.

Analyse de l'Enquête auprès des jeunes en transition

Résultats d'analyses bidimensionnelles

Commençons cette section par un simple croisement du nombre d'heures consacrées au travail par les répondants de l'*EJET-B* avec d'autres variables pertinentes, en nous centrant surtout sur la cohorte de 1998. Nous avons utilisé une mesure catégorique du nombre d'heures hebdomadaires consacrées au travail d'après les réponses à la question suivante : « Durant l'année scolaire, environ combien d'heures par semaine travailliez-vous à un emploi rémunéré? »

Environ la moitié de notre échantillon d'étudiants à plein temps de l'*EJET-B* avait un emploi rémunéré – 44 % des hommes et 52 % des femmes. Le tableau 1 illustre par catégorie les heures consacrées au travail des étudiants qui ont travaillé. La majorité des étudiants de ce groupe a travaillé de 10 à 20 heures par semaine. Toutefois, environ le tiers des étudiants qui avaient un emploi a travaillé 20 heures ou plus par semaine tout en étudiant à plein temps.

Le tableau 2 illustre le rapport simple bidimensionnel entre le nombre d'heures consacrées au travail et la persévérance. Nous avons divisé l'échantillon entre ceux

5. Nous avons aussi analysé la cohorte de 1999 et les résultats étaient semblables sur le plan qualitatif.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Tableau 1 Nombre d'heures consacrées au travail des étudiants ayant un emploi

Heures de travail	Hommes	Femmes	Total
Moins de 10	23 %	23 %	22 %
Entre 10 et 20	41 %	44 %	43 %
20 ou plus	36 %	33 %	35 %

Source : Calcul des auteurs d'après l'EJET-B. Tous les chiffres ont été pondérés. La taille de l'échantillon non pondéré est 1 235; la taille de l'échantillon pondéré est 75 806.

qui ont poursuivi le même programme (« persévérants ») en deuxième année, ceux qui ont changé de programme à leur deuxième année (« migrants ») et ceux qui ont abandonné les études (« décrocheurs »). Les persévérants comptent pour 75 % de notre échantillon, tandis que les migrants et les décrocheurs représentent 15 % et 10 % respectivement.

Les persévérants sont beaucoup moins susceptibles de travailler plus de 20 heures par semaine que les migrants ou les décrocheurs. Environ 23 % des décrocheurs – ceux qui n'étaient inscrits à aucun programme d'études post-secondaires au début de leur deuxième année – ont travaillé 20 heures par semaine ou plus, comparativement à 15 % des persévérants.

Examinons pour terminer cette section le rapport entre le travail et l'aide financière. Nous avons retenu trois formes courantes d'aide financière aux études : 1) prêts; 2) bourses non fondées uniquement sur les résultats; 3) bourses d'excellence. Les données de l'EJET-B indiquent si les répondants ont reçu ou non

Tableau 2 Nombre d'heures consacrées au travail, par catégorie d'étudiant, au début de la deuxième année

Catégorie / Heures de travail	Persévérants	Migrants	Décrocheurs	Total
Aucune	52 %	49 %	46 %	51 %
Entre 1 et 10	12 %	7 %	13 %	11 %
Entre 10 et 20	22 %	20 %	18 %	21 %
20 ou plus	15 %	24 %	23 %	17 %

Source : Calcul des auteurs d'après l'EJET-B. Tous les chiffres ont été pondérés. La taille de l'échantillon non pondéré est 2 688; la taille de l'échantillon pondéré est 155 335.

chaque forme d'aide financière. Les étudiants qui n'ont eu recours à aucune de ces formes d'aide financière étaient plus susceptibles de travailler et susceptibles de consacrer un plus grand nombre d'heures au travail que les autres répondants.

Comme le montre le tableau 3, 61 % des étudiants qui ont obtenu un prêt (du gouvernement ou d'autres sources) n'avaient pas d'emploi rémunéré durant leurs études, comparativement à 46 % de ceux qui n'avaient pas contracté d'emprunt. De plus, les étudiants qui n'avaient pas de prêts travaillaient un plus grand nombre d'heures que les autres. On décèle la même tendance chez les titulaires de bourses.

S'ils sont d'un intérêt manifeste, les rapports bidimensionnels comme ceux que nous venons d'établir pourraient manquer de fondement si l'on devait neutraliser d'autres variables ou tenir compte de facteurs non observés. Portons-nous donc vers les analyses multidimensionnelles.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Tableau 3 Rapport entre l'aide financière et le nombre d'heures de travail

Heures de travail	Prêt		Autre bourse		Bourse d'excellence	
	Non	Oui	Non	Oui	Non	Oui
Aucune	46 %	61 %	49 %	62 %	47 %	61 %
Entre 1 et 10	11 %	11 %	12 %	9 %	10 %	12 %
Entre 10 et 20	23 %	17 %	22 %	15 %	23 %	16 %
20 ou plus	19 %	12 %	17 %	14 %	20 %	11 %

Source : Calcul des auteurs d'après l'EJET-B. Tous les chiffres ont été pondérés. Pour ce qui est des prêts, la taille de l'échantillon non pondéré est 2 688, et celle de l'échantillon pondéré est 155 335; pour les bourses de toutes sortes, la taille de l'échantillon non pondéré est 2 684, et celle de l'échantillon pondéré s'élève à 154 970.

Résultats d'analyses multidimensionnelles

Dans cette section, nous attaquons la difficile tâche d'établir une relation de cause à effet entre le travail durant les études et la réussite des études. La documentation à ce sujet est toutefois assez pauvre, et ce, pour deux raisons. D'abord, de nombreuses études ont une portée très restreinte : dans certaines, par exemple, l'échantillon est constitué des étudiants d'une seule école, ce qui met en doute l'application générale des résultats. Nous pouvons surmonter ce problème en utilisant les données pancanadiennes représentatives de l'*Enquête auprès des jeunes en transition (EJET)*. Ensuite, la majorité des études ne proposent pas de solution à la difficulté de mesurer la relation de cause à effet entre travail et réussite scolaire. La difficulté, dans ce cas, tient au fait qu'il existe vraisemblablement d'importants facteurs non mesurés qui ont une incidence à la fois sur le nombre d'heures de travail des étudiants et la réussite de leurs études. Par exemple, des étudiants motivés et confiants pourraient être à la fois plus susceptibles de travailler et plus susceptibles de réussir leurs études. Le cas échéant, on observerait un faux rapport positif entre le nombre d'heures consacrées au travail et la réussite des études.

Le recours à un essai aléatoire est une méthode bien connue et bien comprise qui permet de calculer l'influence d'importants facteurs non mesurés. Par exemple, à l'instar de participants à une étude pharmaceutique à qui l'on donnerait au hasard un médicament expérimental ou un placebo, il serait possible d'attribuer de façon aléatoire aux étudiants à plein temps un nombre d'heures de travail variable. Ainsi, les écarts de motivation et de confiance entre les étudiants n'auraient pas d'incidence sur le nombre d'heures qu'ils consacrent au travail, et tout lien entre le nombre d'heures de travail et la réussite des études serait ainsi uniquement associé à la variation du nombre d'heures de travail. C'est d'ailleurs ce que l'on a constaté au collège Berea, source de données analysées par Stinebrickner et Stinebrickner, puisque les étudiants de cet établissement ne choisissent pas leurs propres heures de travail.

On ne peut toutefois utiliser les données de l'EJET sans tenir compte du fait que les étudiants choisissent eux-mêmes le type d'emploi qu'ils occupent et le nombre d'heures qu'ils consacrent au travail, et du fait que des corrélations peuvent exister entre ces éléments et des facteurs non observés comme la motivation et l'énergie. Dans un tel cas, il importe alors de trouver une « variable instrumentale »

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

possédant deux caractéristiques : elle doit être corrélée à la nature et à la portée du travail de l'étudiant et ne pas avoir d'effet indépendant sur la réussite des études. Autrement dit, une variable instrumentale est une variable qui a des effets sur la réussite des études seulement parce qu'elle a des effets sur le travail des étudiants, qui influence à son tour la réussite des études.

DeSimone (2008) utilise la méthode de la variable instrumentale en combinaison avec un grand échantillon d'étudiants tiré de la *College Alcohol Study*, étude d'envergure nationale réalisée à Harvard. Le principal instrument de DeSimone est le niveau de scolarité du père. Il estime, comme on pouvait s'y attendre, que « le niveau de scolarité du père [...] est intimement lié à la disponibilité de la main-d'œuvre étudiante, sans toutefois être lié de quelque autre façon aux résultats scolaires [...] ». (p. 4) Le niveau de scolarité du père sera vraisemblablement lié au nombre d'heures que l'enfant consacrerait au travail, puisque les pères plus scolarisés ont généralement un revenu plus élevé et sont plus susceptibles de financer les études de leurs enfants, qui ont ainsi moins besoin de travailler durant leurs études. Pour assurer la validité de l'instrument, il faut ensuite répondre à la question suivante : y a-t-il un effet direct entre le niveau de scolarité du père et les notes obtenues au niveau postsecondaire? Selon DeSimone, il est plausible qu'il n'y en ait pas, parce qu'il contrôle aussi d'autres facteurs comme l'établissement fréquenté, le niveau de scolarité de la mère et plusieurs autres facteurs. « [C]hez les étudiants d'un établissement d'enseignement postsecondaire particulier, du même niveau et du même âge, dont le niveau de scolarité de la mère est équivalent et qui travaillent, il est concevable que le niveau de scolarité du père ne soit pas

lié à la réussite des études », écrit-il. [traduction libre] (p. 5)

Malheureusement, nous ne sommes pas certains que DeSimone a raison de dire que le niveau de scolarité du père est une bonne variable instrumentale. Qui plus est, nous ne trouvons pas d'autre variable valide dans les données de l'*EJET*. Prenons par exemple le taux de chômage dans la région qui entoure l'école de l'étudiant. Ce taux de chômage semble répondre au premier critère d'un bon instrument puisque, plus le taux de chômage local est bas, plus il est facile pour un étudiant à plein temps de trouver du travail rémunéré. Nous pensons toutefois que le taux de chômage local ne répond pas au deuxième critère puisqu'il a vraisemblablement un effet direct sur la probabilité que l'étudiant continue ses études postsecondaires en deuxième année. En effet, l'offre de travail risque d'influencer la décision de l'étudiant qui songe déjà à abandonner. Le taux de chômage local ne peut donc pas servir de variable instrumentale⁶.

Nous avons finalement rejeté toutes les variables instrumentales potentielles. Il nous est donc resté une seule façon de neutraliser l'influence de facteurs non observés comme la motivation et la confiance. Nous savons grâce à Stinebrickner et Stinebrickner (2002) que, si nous ne neutralisons pas ces facteurs, le coefficient du nombre d'heures consacrées au travail est positif – les notes des étudiants augmentant de façon proportionnelle au nombre d'heures de travail – mais qu'il devient négatif une fois les facteurs non observés pris en compte. Autrement dit, le fait de ne pas tenir compte de ces facteurs introduit un biais positif. Si le coefficient estimé dans des modèles de persévérance à équation unique est négatif *sans* neutralisation des facteurs non observés, nous pouvons

“ ... le simple fait de travailler et le fait de travailler beaucoup ont tous deux un effet négatif sur la persévérance. ”

6. Un exemple d'instrument valide serait la tenue d'un grand événement ponctuel (une rencontre sportive ou un festival artistique de grande envergure par exemple) qui ferait augmenter chaque année le nombre d'emplois offerts aux étudiants d'une région, mais qui n'aurait pas d'effet sur la poursuite des études, parce qu'il n'aurait aucune incidence sur les perspectives d'emploi à long terme.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

alors supposer que le coefficient serait encore *plus* négatif une fois le biais éliminé. Ayant opté pour cette stratégie, nous présentons ci-dessous les résultats de notre régression multidimensionnelle.

Nous donnons à la variable dépendante de nos modèles multidimensionnels la valeur « 1 » si le répondant poursuit en 2^e année de son programme d'études postsecondaires, et la valeur « 0 » si l'étudiant abandonne les études. La colonne (1) du tableau 4 montre un

modèle de persévérance où ne figure aucune donnée sur le nombre d'heures de travail⁷. La colonne (2) représente le nombre d'heures consacré au travail en moyenne, tel qu'indiqué par les répondants, durant leur première année d'études postsecondaires. Pour obtenir les résultats de la colonne (3), nous avons regroupé le nombre moyen d'heures consacrées au travail en quatre catégories : (1) aucune heure de travail; (2) moins de 10 heures; (3) de 10 à 20 heures; (4) plus de 20 heures.

« ... les étudiants de niveau postsecondaire travaillent plus que jamais et que le fait de travailler nuit à la réussite de certains. »

Tableau 4 Déterminants de la persévérance aux études postsecondaires des étudiants de première année à plein temps et à leur première expérience postsecondaire

	Aucune heure de travail (1)	N ^{bre} d'heures de travail (continu) (2)	Catégories du n ^{bre} d'heures de travail (3)
N ^{bre} d'heures de travail en moyenne	S/O	-0,0012**	S/O
Catégories du n ^{bre} d'heures de travail			
Moins de 10 heures	S/O	S/O	-0,013
De 10 à 20 heures	S/O	S/O	-0,018
Plus de 20 heures	S/O	S/O	-0,031*
1 ^{re} année à l'université	0,016	0,013	0,014
Femmes	0,048***	0,05***	0,05***
Bourses d'excellence (oui = 1)	0,001	-0,002	-0,002
Autres bourses (oui = 1)	0,047***	0,046***	0,046***
Prêts (oui = 1)	0,004	-0,003	-0,004
Observations	2 460	2 460	2 460

Source : Calcul des auteurs d'après l'EJET-B.

Note : On donne à la variable dépendante la valeur « 1 » si le répondant poursuit ses études dans un programme de niveau postsecondaire la 2^e année, et la valeur « 0 » s'il abandonne les études. Le modèle inclut aussi d'autres variables indépendantes : personne de minorité visible ou d'immigrant, niveau de scolarité des parents, notes au secondaire, région de résidence, âge, mesure de l'engagement au secondaire. On peut se procurer les résultats intégraux auprès des auteurs.

*** indique une incidence statistique significative au seuil de 1 %; ** de 5 %; * de 10 %.

7. En raison du caractère dichotomique de la variable dépendante, nous avons utilisé l'analyse par la méthode des probits pour estimer les modèles du tableau 4. Les coefficients qui figurent au tableau sont des dérivées partielles de la probabilité de persévérer par rapport à une variation d'une unité de la variable indépendante. Par exemple, on constate que les femmes sont beaucoup plus susceptibles de persister que les hommes, puisque le coefficient figurant dans le tableau est positif.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Nous constatons principalement que les effets des variables liés au travail sont tous négatifs. Il semble donc que le simple fait de travailler et le fait de travailler beaucoup ont tous deux un effet négatif sur la persévérance. L'effet de la mesure continue du nombre d'heures de travail, à la colonne (2), est négatif et significativement différent de zéro. L'effet des catégories du nombre moyen d'heures consacrées au travail est aussi significativement différent de zéro. Si nous conservons l'hypothèse de départ selon laquelle le biais introduit par la non-neutralisation des facteurs non observables est positif, ces effets négatifs sont plus près de zéro, et les vrais coefficients sont encore plus négatifs que les coefficients présentés au tableau 4⁸.

Évidemment, il n'est pas impossible que notre hypothèse selon laquelle il n'est pas nécessaire de neutraliser officiellement les biais potentiels soit erronée. Nous sommes forcés de poser cette hypothèse faute d'avoir réussi à nous convaincre que nous avons une variable instrumentale valide qui permettrait une estimation constante de l'effet des heures de travail sur la persévérance des étudiants. Selon les résultats de Stinebrickner et Stinebrickner, nous croyons que le biais introduit par les variables non observées est positif, mais nous n'avons pas de preuve empirique à cet effet.

Résumé et discussion

Dans la présente note de recherche, nous avons passé en revue les recherches publiées sur les effets du travail durant les études sur la réussite des études postsecondaires, et réalisé nos propres analyses à partir des données de *l'Enquête auprès des jeunes en transition*.

La plupart des analystes – dont nous faisons partie – ont des opinions de départ très arrêtées à propos des effets du travail des étudiants à plein temps sur leurs études. Pour résumer simplement, il semble que le consensus soit le suivant : a) travailler « trop » doit avoir des effets négatifs sur la réussite des études, que ce soit sur les notes ou sur la persévérance; b) travailler quelques heures n'est pas nuisible.

Malgré toutes ces considérations théoriques, il est clair que les étudiants inscrits à plein temps travaillent plus que jamais. Il y a non seulement de plus en plus d'étudiants qui travaillent au Canada, mais le nombre moyen d'heures qu'ils consacrent au travail augmente aussi constamment. En 2004-2005, les étudiants travaillaient en moyenne 16,5 heures par semaine.

La question fondamentale est la suivante : le travail des étudiants nuit-il à la réussite des études? Or, il n'y a pas de réponse simple à cette question. Il se peut que les étudiants travaillent plus pour toutes sortes de raisons. La principale raison, toutefois, c'est probablement que les étudiants n'ont pas d'autre option pour financer leurs études postsecondaires, ou que les options offertes ne sont pas intéressantes. Les familles économisent moins qu'avant, les emprunteurs risquent de ne pas pouvoir combler leurs besoins financiers en raison des faibles montants des prêts, et les bourses se font rares. Par ailleurs, certains étudiants travaillent pour payer des dépenses qui ne sont pas strictement nécessaires, notamment des biens de loisir et de divertissement. D'autres étudiants encore ont un emploi lié à leur domaine d'études et à leur future profession.

8. Le fait que tous les coefficients soient négatifs est important, car nous croyons que notre incapacité d'observer certaines variables individuelles comme la motivation et la confiance en soi introduit un biais positif. Si cette hypothèse est valide, les estimations à la base du coefficient du nombre d'heures consacrées au travail (comme -0,0012 à la colonne (2) du tableau 4) sont plus élevées (donc plus près de zéro) qu'elles devraient l'être. Si nous avions pu inclure au modèle les variables comme la motivation et la confiance en soi, le coefficient aurait été plus petit et plus négatif (par ex. : -0,0024). Les coefficients étant déjà négatifs, indiquant que le risque d'abandon augmente en même temps que le nombre d'heures de travail, l'existence d'un biais positif nous porte à croire encore davantage au rapport négatif entre le travail et la persévérance.

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

Nos modèles statistiques, sans neutralisation du biais introduit par des variables non observées (comme la motivation), ont fait ressortir un petit effet négatif des heures consacrées au travail sur la probabilité qu'un étudiant poursuive ses études. Nous avons donc supposé que le biais de ces coefficients était vraisemblablement positif, donc que le coefficient que nous avons estimé était vraisemblablement moins négatif qu'il devrait l'être. Si cet argument est accepté, alors l'effet négatif du travail sur la persévérance est encore plus grand que nos résultats le laissent croire.

Nous nous gardons bien d'insister outre mesure sur la justesse de notre conclusion selon laquelle il existe un rapport négatif entre le nombre d'heures de travail rémunéré des étudiants de niveau postsecondaire et la réussite des études. En effet, notre étude porte sur le rapport entre le nombre d'heures de travail et les résultats *moyens* obtenus par les étudiants, à la façon dont les études sur le rendement de l'investissement en éducation portent sur le lien entre le nombre d'années d'études et le revenu futur *moyen*. Les étudiants vivent des situations et ont des aptitudes et des personnalités de toutes sortes. Parmi ceux qui travaillent un nombre d'heures donné (15 heures par semaine, par exemple), le degré de réussite des études varie considérablement d'une personne à l'autre autour de la moyenne. Nous ne pouvons affirmer que tout étudiant devrait quitter son emploi parce que le fait de travailler fait baisser ses notes. Nos résultats lancent plutôt un avertissement général à l'effet que les étudiants de niveau postsecondaire travaillent plus que jamais et que le fait de travailler nuit à la réussite de certains.

Sur le plan politique, il importe de retenir de nos travaux et de notre analyse de ceux des autres que l'augmentation observée du nombre d'heures consacrées au travail par les

étudiants à plein temps a probablement un effet néfaste sur la réussite des études. Cette constatation est d'autant plus pertinente qu'à la vitesse à laquelle les conditions économiques actuelles changent, il est possible que le nombre d'étudiants qui travaillent augmente (pour compenser, par exemple, la baisse des économies familiales ou les pressions sur les dépenses gouvernementales en éducation postsecondaire).

À notre avis, il faut trouver une façon d'aider financièrement les étudiants qui mettent leurs études en péril parce qu'ils doivent travailler durant leurs études. Les étudiants ne pouvant prédire avec précision comment à la fois répondre à leurs besoins financiers et réussir leurs études, certains décideront de travailler au lieu de contracter un prêt d'études par exemple. Certains d'entre eux risquent toutefois de se retrouver dans une situation fâcheuse si leur travail rémunéré entre en conflit avec leurs études. La possibilité d'emprunter *lorsqu'ils sont dans une situation fâcheuse* éliminerait cette difficulté.

Imaginons par exemple une marge de crédit subventionnée par le gouvernement pour les étudiants admissibles. En tout temps durant l'année scolaire, l'étudiant pourrait puiser à même cette marge de crédit pour payer des dépenses liées à ses études. Plutôt que de passer à travers le processus pénible et rébarbatif de demande de prêt d'études, l'étudiant pourrait devenir admissible en présentant son dossier d'impôt et celui de sa famille, pourvu que ceux-ci soient d'accord pour donner accès à ces dossiers en début d'année. L'admissibilité d'un étudiant serait alors facile et rapide à établir. L'objectif premier serait d'offrir de l'aide au moment opportun et non longtemps après que le mal est fait.

Les déterminants de la réussite des étudiants de niveau postsecondaire, qu'elle soit mesurée

Y a-t-il un lien entre l'emploi pendant les études et la réussite scolaire?

en fonction des notes obtenues, du taux de persévérance ou de l'obtention ultérieure du diplôme relèvent de toute évidence de la politique publique. Bien que notre étude soit loin

d'être concluante, nous sommes convaincus que le fait de travailler durant les études est plus nuisible qu'on le croit généralement.

Références

- Choy, S.P. (1999). *College Access and Affordability*. National Center for Education Statistics, 98-013.
- DeSimone, J.S. (2008). « The Impact of Employment During School on College Student Academic Performance ». Document de travail du NBER n° 14006.
- Dundes, L. et Marx, J. (2006). « Balancing Work and Academics in College: Why do Students Working 10-19 Hours Per Week Excel? », *Journal of College Student Retention*, 8(1) 107120.
- Ehrenberg, R., et Sherman, D.R. (1987). « Employment While in College, Academic Achievement, and Postcollege Outcomes: A Summary of Results », *The Journal of Human Resources*. 22(1): 1-23.
- Hakkinen, I. (2006). « Working While Enrolled in a University: Does It Pay? », *Labour Economics* 13: 167 -- 89.
- King, J.E. (2007). *Crucial Choices: How Students' Financial Decisions Affect Their Academic Success*, Washington: American Council on Education.
- Neill, C. (2006). *The Effect of Tuition Fees on Students' Work in Canada*. Document de travail.
- Motte, A., Qiu, H.T., Zhang, Y. et Bussière, P. (2008). « The Youth in Transition Survey: Following Canadian Youth through Time » dans *Who Goes? Who Stays? What Matters?: Accessing and Persisting in Post-Secondary Education in Canada*, sous la direction de R. Finnie, R.E. Mueller, A. Sweetman et A. Usher. Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press et la School of Policy Studies, Queen's University.
- Ouellette, S. (2006). *Comment les étudiants du niveau postsecondaire financent leurs études : Résultats de l'Enquête sur la participation aux études postsecondaires*. Statistique Canada, N° de catalogue 81-595-MIF.
- Statistique Canada (2003). *Enquête auprès des jeunes en transition, cohorte 18 à 20 ans, 1^{er} cycle : Guide de l'utilisateur*. Page consultée le 25 février 2009 : http://www.statcan.gc.ca/imdb-bmdi/document/4435_D2_T9_V1-fra.pdf.
- Stinebrickner, R., et Stinebrickner, T.R. (2003). « Working During School and Academic Performance », *Journal of Labor Economics*, 21(2): 473-91.
- Usalca, J., et Bowlby, G. (2006). « Les étudiants sur le marché du travail », *Questions d'éducation* 3(1). Statistique Canada, N° de catalogue 81-004-XIF.